



Des paroles pour survivre à la perte d'un enfant

Deux ans après la mort de son fils dans un accident de la route, Agnès Guglielmet témoigne de sa rencontre avec l'association « Apprivoiser l'absence ». Une prise de parole intense

Rester en vie. Rester debout. Après la perte d'un enfant, après le cataclysme du décès, comment tenir et continuer le chemin ?

Une mère de famille varoise a accepté de témoigner et de raconter son parcours. Une esquisse de ces deux années depuis la mort de son fils Clément. Il avait 30 ans, quand il a été fauché dans un accident de la route. C'était le 30 mai 2012. Un homme au volant d'un 4x4 a pulvérisé sa voiture sur la départementale 560, entre Saint-Zacharie et Auriol.

Si Agnès Guglielmet témoigne aujourd'hui, c'est pour partager une expérience. Toute une année, elle a participé à un groupe de parole à Marseille, animé par l'association "Apprivoiser l'absence". « Je crois que cela peut aider. Cela nous a apporté tant de réconfort »



Agnès Guglielmet voudrait partager l'expérience qu'elle a vécue pendant un an, au sein d'un groupe d'entraide. « Un réconfort » dans « une vie amputée ». (Photo So.B)

Quelles sont les étapes que vous avez traversées depuis la mort de votre fils ?

Quand on perd un enfant, le mien était en préparatif de son mariage et père de deux petites filles, c'est un cataclysme. Personne ne peut y être préparé. C'est un tsunami. Je suis restée trois mois, cloîtrée chez moi. Pendant un an, j'ai vécu dans une sorte de brouillard, anesthésiée. J'ai vu psychologue, acupuncteur, magnétiseur. Un jour, j'ai vu le nom de l'association "Apprivoiser l'absence", cela m'a interpellée. J'ai eu un entretien avec la psychologue, puis j'ai participé au programme pendant un an.

En quoi consiste un groupe d'entraide ?

Nous étions sept autour de la table, sept femmes, chacune ayant perdu un enfant, d'âge différent et dans des conditions différentes. À l'intérieur du groupe, ce sont des échanges. Dans le respect et la bienveillance, avec beaucoup de pudeur. Au début, cela a été difficile, parfois violent. Entendre les histoires des autres est terrible. Puis, nous avons développé des thèmes, comme la relation à la famille, le couple, le travail. Les séances sont chargées en émotion. Souvent, on en sort chamboulées. Puis on se rend compte que ça nous fait du bien. Et on attend la prochaine, le mois suivant.

Pourquoi un groupe d'entraide est-il particulier ?

Au fur et à mesure que le temps passe, on éprouve un sentiment d'isolement, on ne sait pas vers qui se tourner. Même si on voit un psychologue, on reste avec notre douleur, on est seul. On a souvent l'impression d'être mal compris. Dans le groupe, on sait qu'on est compris. Nos réactions particulières, dans notre vie quotidienne, sont normales. Elles sont dans la normalité de ce qui nous arrive.

Que pensez-vous des expressions comme « tourner la page », ou « faire son deuil » ?

La page, on ne la tournera jamais. Faire

son deuil, je ne sais pas ce que ça veut dire. On est en deuil, quoiqu'il arrive. Je serai toujours en deuil de mon enfant. On continue sa vie, amputé. On est un peu hors du temps. Sur un chemin parallèle. C'est vrai qu'on ne peut pas rester à part tout le temps. Mais peut-être que ce sera toujours comme ça.

Est-il difficile d'exprimer sa souffrance, un an, deux ans après le décès ?

Dans ma famille, nous parlons beaucoup, nous sommes unis. C'est une grande chance. Mais cette souffrance, nous les parents, on a besoin de l'exprimer. Parfois, on entend autour de nous : « Ça va mieux, tu

pleures moins. » Ou encore, « je te trouve bonne mine ». Les proches essayent de moins en parler, car ils voudraient tellement qu'on aille mieux. Mais nous, on a besoin d'exprimer notre souffrance.

Qu'en est-il aujourd'hui de votre groupe ?

Notre programme a duré une année. Il va se terminer. D'autres viendront. Mais toutes les sept femmes, nous continuerons de nous voir. En faisant une activité, une rando, ou une visite. On est liées, solidaires. Nous sommes « des sœurs de vie ».

PROPOS RECUEILLIS PAR SONIA BONNIN sbonnin@varmatin.com

Une antenne ouverte à Marseille

Créée il y a vingt ans à Paris, installée à Vannes depuis une décennie, l'association Apprivoiser l'absence a désormais une antenne ouverte à Marseille. Les groupes d'entraide se réunissent une fois par mois, pendant un an, le samedi matin. « Les parents nous contactent, papas, mamans, des couples, éclaire Jacqueline Guy, psychologue. Nous les recevons d'abord de manière individuelle. Puis s'ils le désirent, ils peuvent démarrer une action avec nous. »

Un programme sur un an permet « de couvrir tous les événements de l'année qui sont source de réactivation de la souffrance ». Dates anniversaire, Noël, vacances. « Ce n'est pas une thérapie, c'est de l'accompagnement. Nous sommes dans l'écoute. Nous mettons en place un temps où tout va pouvoir se dire, sans moralisation. »

Un nouveau groupe en train de se constituer

Chaque séance est animée par deux personnes. Aux côtés de Jacqueline Guy, il y a Laurence Knerr-Bouttier, une mère endeuillée ayant été formée à l'accompagnement. Un nouveau groupe est en train de se constituer (femmes et hommes), qui va démarrer au dernier trimestre 2014. Il reste encore des places. « Nous recevons des gens de tout Paca, » indique Jacqueline Guy. L'association est aussi à la recherche de bonnes volontés. « Notre action est gratuite, nous sommes des bénévoles. Nous recherchons un local où nous réunir à Marseille. Ainsi qu'un psychologue qui a envie de donner de son temps, quelqu'un en retraite par exemple. »

Contact sur Internet : www.apprivoiserlabsence.com et par mail : contactmarseille@apprivoiserlabsence.com Téléphone : Jacqueline Guy, au 06.07.91.20.50 et Laurence Knerr-Bouttier, au 06.50.21.09.23